Document generated on 04/16/2024 5:11 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

Saint Antoine Daniel, martyr canadien (suite)

Fernand Potvin, s.j.

Volume 9, Number 1, juin 1955

URI: https://id.erudit.org/iderudit/301694ar
DOI: https://doi.org/10.7202/301694ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Potvin, F. (1955). Saint Antoine Daniel, martyr canadien (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *9*(1), 74–92. https://doi.org/10.7202/301694ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1955

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SAINT ANTOINE DANIEL, MARTYR CANADIEN *
(Suite)

CHAPITRE III

PREMIER SÉJOUR EN HURONIE (1634-1636)

DÉPART DE QUÉBEC — EN ROUTE POUR LA HURONIE — CHOIX D'UNE RÉSIDENCE — APPRENTISSAGE DE LA LANGUE — LA NATION HURONNE — APOSTOLAT.

C'est avec une immense joie et un espoir plus grand encore que le Père Daniel, retenu à Québec pour l'étude de la langue huronne, accueillit les premiers jours de l'été 1634. Cette année-là, les missionnaires étaient résolus de ne pas retarder davantage l'évangélisation de la nation huronne; aussi désiraient-ils obtenir coûte que coûte une place à bord des canots indiens, « iugeans qu'il importoit du tout, d'auoir un pied dans le Pays, afin d'en ouvrir la porte, qui sembloit estroittement fermée à la Foye ».[1] Les événements survenus une quinzaine d'années plus tard allaient justifier de façon tragique l'intuition pressante qui les invitait à partir.

Dès que la nouvelle de la venue des canots parvint à Québec, le Père Daniel et le Père de Brébeuf s'embarquèrent pour Trois-Rivières afin d'être présents à l'arrivée des Hurons. C'était le 1er juillet. Quelques jours plus tard, le Père Davost prit, à son tour, le même chemin, accompagné du « Général de la flotte », Charles du Plessis Bochard, lieutenant de Champlain, qui désirait assister à la traite des pelleteries.[2]

Une pénible déception les attendait aux Trois-Rivières: le premier groupe de Hurons qui se présenta ne comptait que sept

* Voir notre *Revue d'Histoire*, VIII (no 3): 395-414; (no 4): 556-564.
[1] J. de Brébeuf, Q 1635, 24g.
[2] P. Le Jeune, Q 1634, 88d.

canots.[3] On croyait même peu probable que d'autres canots descendissent, cette année-là, à cause d'un grand désastre qu'ils avaient subi de la part des Iroquois.[4] Au surplus, ces derniers menaçaient les Hurons d'une nouvelle attaque, ce qui ne les invitait guère à se rendre jusqu'aux Trois-Rivières, leurs canots chargés de précieuses pelleteries.[5]

Néanmoins, le Père de Brébeuf s'informa auprès des premiers arrivants s'ils pouvaient les recevoir, lui et ses compagnons, pour le voyage en Huronie. A la grande joie du Père Daniel, « ils s'y accordent volontiers ».[6] Mais ces bonnes dispositions étaient fragiles: un capitaine algonquin, la Perdrix, dont ils devaient traverser le pays, au retour, n'eut pas plus tôt fait quelques objections que les Hurons se désistèrent de leurs promesses.[7]

Par bonheur arriva bientôt du Plessis Bochard. On était au 5 juillet. Il fait aussitôt réunir le Conseil des Algonquins et là, autant par ses présents que par ses paroles, il satisfait pleinement à leurs récriminations.[8] Le surlendemain, 7 juillet, Du Plessis Bochard distribua encore de nombreux présents et fit servir à tous les sauvages un plantureux festin. Mais au dernier moment, la terrible épidémie de l'année précédente, « ayant en vn instant saisi plusieurs de nos Sauuages, et remply tout le reste de peur, nous causa de rechef vne grande confusion, et nous mit en de grandes peines, veu qu'il falloit partir sur le champ ».[9] Le Père de Brébeuf fut obligé de conclure de nouveaux arrangements, distribuer, une fois de plus, passagers et bagages, réduisant ceux-ci au strict minimum. Le « Général de la flotte » interposa son autorité, les interprètes se mirent de la partie, bref, ce fut une confusion indescriptible. « Cependant,

[3] P. Le Jeune, Q 1634, 88d; le P. de Brébeuf parle de 11 canots (Q 1635, 23d) mais il est probable qu'il inclut dans ce nombre ceux qui arrivèrent un peu plus tard, avec lesquels partit le P. Davost, (Q 1634, 90g).

[4] Voir P. Le Jeune, Q 1634, 88d.

[5] J. de Brébeuf, Q 1635, 24g.

[6] P. Le Jeune, Q 1634, 88d.

[7] *Ibid.*, 88d.

[8] *Ibid.*, 88-89; J. de Brébeuf, Q 1635, 24.

[9] J. de Brébeuf, Q 1635, 24d.

écrit le Père de Brébeuf, ie vis par plusieurs fois tout renversé et désespéré, iusque à ce que i'eus particulièrement recours à nostre Seigneur iesus, pour l'unique gloire duquel nous entreprenons ce pénible voyage et que i'eus fait vn vœu au glorieux Sainct Ioseph, nouueau Patriarche des Hurons ».[10]

A peine le Père de Brébeuf avait-il fait ce vœu que les Hurons se montrèrent soudain très conciliants et prêts à tenir leurs promesses. Ceux qui avaient accepté le Père Daniel dans leur canot allaient même s'éloigner « sans auoir encore receu la paye ordinaire. Mais le dit Pere, uoyant qu'ils n'auoient point de capots comme les autres, sort du canot, m'en aduertit et ie leur en fait donner ».[11] Enfin, les embarcations quittèrent pour de bon le rivage, emportant le Père Daniel vers le pays où, depuis si longtemps, il désirait faire connaître le nom de Jésus-Christ.

C'était le premier départ de missionnaires pour la Huronie depuis le retour des Jésuites au Canada en 1632.[12] Les difficultés avaient été si considérables que le Père de Brébeuf ne songea pas à les expliquer autrement que par une intervention diabolique: « ... Iamais ie ne veys embarquement tant balloté et plus traversé par les menées comme ie croy, de l'ennemy commun du salut des hommes ».[13] Plus tard, en écrivant sa *Relation* de 1635, la même pensée revient encore: « ... nous pensasmes qu'il falloit y faire tous nos efforts, pour resister à ceux de l'ennemy commun du salut des hommes, que nous ne doutions nullement s'estre meslé dans ceste affaire ».[14] Ce n'est pas d'ailleurs sans sacrifice que les Pères Daniel et de Brébeuf obtinrent passage sur les frêles esquifs des Hurons. Le Père Davost qui devait les

---

[10] *Ibid.*, 24d; un passage de la lettre que le P. de Brébeuf envoya du Long Sault au Père Le Jeune, peu après son départ, est encore plus explicite: « C'est un coup du ciel que nous ayons passé outre, et un effet du pouvoir du glorieux S. Ioseph auquel Dieu m'inspira dans le désespoir de toutes choses, de promettre vingt messes en son honneur », cité par le P. P. Le Jeune, Q 1634, 89g.

[11] J. de Brébeuf, Q 1635, 25.

[12] Voir Latourelle, 1: 48-52.

[13] J. de Brébeuf, cité par le P. Le Jeune dans Q 1634, 89g.

[14] J. de Brébeuf, Q 1635, 24d.

suivre quelques jours plus tard,[15] les vit partir « sans quasi rien porter des choses necessaires pour leur vie et pour leurs habits. De verité ils ont montré qu'ils auoient un grand cœur: car leur desir d'entrer dans le pays de la Croix leur fit quitter leur petit bagage, pour ne point charger leurs Sauuages qui se trouuaient mal, se contentants des ornements de l'Autel, et se confiant du reste en la prouidence de nostre Seigneur ».[16] Néanmoins, ce n'était là qu'un avant-goût des difficultés incomparablement plus pénibles qui les attendaient au cours de cet épuisant voyage.

* * *

Nous pouvons difficilement nous représenter aujourd'hui ce qu'a pu être ce voyage de 1634,[17] surtout pour les Pères Daniel et Davost qui, pour la première fois, entreprenaient une expédition de ce genre en compagnie de sauvages inconnus. Malgré le récit, pourtant très réaliste, que nous en a laissé le Père de Brébeuf et les observations que le Père Le Jeune avait recueillies sur ces voyages,[18] c'est en vain que notre imagination tenterait de reconstituer authentiquement le mois atroce que vécut alors le Père Daniel.[19]

---

[15] « Le P. Ambroise Davost s'embarque huict iours apres, auec deux autres de nos gens », *Ibid.*, 25g.

[16] P. Le Jeune, Q 1634, 89d.

[17] Le voyage de 1634 est demeuré célèbre par les difficultés exceptionnelles que les Français et surtout les trois Pères, de Brébeuf, Daniel et Davost, rencontrèrent; le récit nous en est conservé par la magnifique *Relation* de 1635, 25-28, écrite par le P. de Brébeuf lui-même. De plus nous possédons un extrait de lettre citée par le Père Le Jeune, Q 1634, 89d-90g. Voir aussi Lat. 1: 52-68.

[18] « Ils ont trois cents lieuës à faire dans des chemins qui font horreur, à en ouyr parler les Hurons auec lesquels ils vous cachent, de deux iours en deux iours, de leur farine pour manger au retour. Il n'y a point d'autres hostelleries que ces cachettes; s'ils manquent à les retrouuer, ou si quelqu'vn les dérobe, car ils sont larrons au dernier point, il se faut passer de manger: s'ils les retrouuent, ils ne font pas pour cela grande chere: le matin ils detrempent vn peu de cette farine auec de l'eau, et chacun en mange enuiron vne escuellée; là dessus ils ioüent de leur auiron tout le iour, et sur la nuit, ils mangent comme au point du iour. C'est la vie que doivent mener nos Peres jusques à ce qu'ils soient arriués au païs de ces barbares », P. Le Jeune, Q 1634, 90g.

[19] Rappelant cet épisode héroïque de la vie du Père Daniel, le P. Ragueneau écrira en 1648: « qua quidem in expeditione jam ab eo tempore pati coepit quidquid homo citra mortem sustinere potest », P. Ragueneau au T. R. P. Cl. de Lingendes, [1648], Rochemonteix, 2: 456.

Le départ des Trois-Rivières s'était accompli dans des complications telles que personne n'avait eu le temps d'en écrire au Supérieur de la Mission, le Père Le Jeune, demeuré à Québec: « . . . mais estans arriuez au Long Sault, à quelque quatre vingts lieuës de Kebec, et rencontrans des Hurons, qui descendoient, ils nous enuoyerent quelques lettres »;[20] dans l'une d'elles, le Père de Brébeuf écrivait:

> Nous nous en allons à petites iournées, bien sains, quant à nous, mais nos Sauuages sont tous malades; nous ramons continuellement, et ce d'autant plus que nos gens sont malades: pour Dieu et pour les âmes racheptées du sang du Fils de Dieu, que ne faut-il faire ! Tous nos Sauuages sont trescontents de nous, et ne voudroient pas en auoir embarqué d'autres; ils disent tant de bien de nous à ceux qu'ils rencontrent, qu'ils leur persuadent de n'en embarquer point d'autres: Dieu soit beny. V.R. excusera l'escriture et l'ordre, et le tout: nous partons si matin, gistons si tard, et ramons si continuellement, que nous n'auons quasi pas le loisir de satisfaire à nos prières; de sorte qu'il m'a fallu acheuer la presente à la lueur du feu.[21]

C'étaient là, malgré tout, des nouvelles encourageantes, car, en dépit du surcroît de fatigue occasionné par la maladie des sauvages, les Pères avaient du moins réussi à conserver leur affection. Cette lettre du Père de Brébeuf constituait cependant les dernières informations directes provenant des missionnaires. Désormais leur Supérieur devrait se contenter de conjectures et attendre jusqu'à l'année suivante, au retour des canots hurons, pour renouer le contact et vérifier les rumeurs suspectes que rapportaient déjà les Indiens.

Quelle ne dût pas être, en effet, l'inquiétude du Père Le Jeune lorsque, un mois plus tard, le 3 août 1634, Champlain lui envoya ces nouvelles recueillies par un interprète: les Pères de Brébeuf et Davost auraient subi d'incroyables ennuis de la part de leurs Indiens épuisés par la maladie: naufrages, famine, vol, sans compter la fatigue des avirons qu'ils manoeuvraient du

[20] P. Le Jeune, Q 1634, 89d.

[21] J. de Brébeuf au P. Le Jeune, Q 1634, 89d-90g.

matin jusqu'au soir. Mais quant au Père Daniel, son sort avait été plus misérable encore, peut-être même les privations avaient-elles déjà eu raison de lui: en effet, l'interprète annonçait que

> le Pere Daniel estoit mort de faim, ou en grand danger d'en mourir, à raison que les Sauuages qui l'ont embarqué quittants le chemin ordinaire où ils auoient faict les caches de leurs viures, auoient tiré dans les bois, esperans trouuer vne certaine nation qui leur donneroit à manger, mais n'ayant point trouué ce peuple errant qui s'étoit transporté ailleurs, on coniecture qu'ils sont tous, Sauuages et François, en danger de mort; veu mesmement qu'il n'y a point de chasse en ce quartier là, et que la plus-part de ces Barbares sont malades; [22]

et le Père Le Jeune d'ajouter une brève remarque qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur l'âme de ces héros: « Dieu soit beny de tout. Ceux qui meurent allants au martyre, ne laissent pas d'estre martyrs ».[23]

L'hiver suivant passa mais l'anxiété qu'avaient produites ces nouvelles incertaines ne pouvait se dissiper aisément.[24] Le 5 avril 1635, d'autres informations y vinrent mettre le comble: « . . . vn Sauuage Montagnais vint rapporter au Pere Buteux, que nos Peres et nos François qui les accompagnaient auoient ésté delaissez dans les bois, et liez à des arbres par les Hurons qui les menoient en leur pays, lesquels s'estants trouuez mal d'vne certaine épidemie qui affligea l'Automne passé toutes ces Nations, creurent que ceste maladie leur estoit causée par les François, ce qui les auoit reduits à les traiter de la sorte, et ce Sauuage asseurait auoir appris ceste nouuelle de la bouche de quelques Bissiriniens, voisins des Hurons ».[25]

On peut difficilement imaginer la joie des Pères de Québec, lorsque, le dix juillet, ils virent arriver un canot portant deux Français récemment descendus de la Huronie. Ces derniers les

---

[22] P. Le Jeune, Q 1634, 91g.

[23] *Ibid.*, 91g.

[24] « Qui sçait si le Pere Daniel est encore en vie ? et si le Pere Davost arrivera auec les Hurons ? », P. Le Jeune, Q 1634, 92; là-dessus, le Supérieur de la Mission ne manque pas de demander instamment du renfort pour remplacer ces pertes éventuelles.

[25] P. Le Jeune, Q 1635, 18d.

rassurèrent aussitôt sur la santé des Pères; l'estime dont ils jouissaient déjà auprès des Hurons rendait de grands services à la religion.[26] Cependant, à la lecture de la *Relation* de 1635, le Père Le Jeune put facilement constater que les rumeurs des mois précédents sur les dangers courus par le Père Daniel et les autres durant leur voyage contenaient une bonne part de vrai.

« Certes ie me suis trouué quelquesfois si las, que le corps n'en pouuoit plus ».[27] Cette affirmation vient du Père de Brébeuf, un homme à la taille herculéenne et qui avait, par surcroît, l'expérience et l'entraînement d'un premier voyage. Son aveu nous permet de mieux apprécier l'épuisement extrême que le Père Daniel eut constamment à surmonter. Du 7 au 30 juillet, il dut voyager en compagnie de trois sauvages que la maladie affaiblissait de jour en jour. Le 29, leur canot versa par deux fois dans les eaux tourbillonnantes de l'Outaouais. C'est alors qu'ils résolurent pour de bon d'abandonner le Père Daniel à la première occasion. Il dut son salut toutefois au propriétaire du canot qui se libéra de son passager indésirable en le confiant au capitaine de La Rochelle. Celui-ci, « estant de la cognoissance du Pere, pour l'auoir voulu conduire l'an passé,[28] le mit volontiers dans son canot, auec ses deux paquets. Il luy fit plaisir, et aux Sauuages aussi; car le Pere eust eu encore bien de la peine, dans vn canot fort chetif, qui n'auoit que trois hommes languissans et dont la demeure estoit à douze lieuës loing de la nostre, là où ce Capitaine demeuroit, au village où nous auions quelque dessein de nous habituer, et assez proche du lieu où nous sommes ».[29]

Mais ce ne furent là que quelques péripéties plus remarquables à côté de nombreuses journées pleines d'un labeur incessant. Il faut lire en entier le récit du Père de Brébeuf si l'on veut se former une image plus vraie, quoique toujours imparfaite, de ce mois crucifiant entre tous, pendant lequel les Pères Daniel, de Brébeuf et Davost ouvrirent à l'Evangile l'accès de la Huronie.

---

[26] *Ibid.*, 19.

[27] J. de Brébeuf, Q 1635, 26g.

[28] « . . . quelques-vns du village de la Rochelle dirent au Pere que s'il vouloit venir, qu'ils l'embarqueroyent, et qu'ils esperoyent le pouuoir faire passer », P. Le Jeune, Q 1633, 42g.

[29] J. de Brébeuf, Q 1635, 27g.

« C'est pour vous rendre compte de nostre voyage en ce pays des Hurons, lequel a esté remply de plus de fatigues, de pertes et de cousts que l'autre, mais aussi a esté suiuy et le sera, Dieu aidant, de plus de benedictions du Ciel ».[30] Ainsi débute la *Relation* de 1635: fidèle introduction qui trace déjà le programme de la Mission huronne.

* * *

Le canot où le Père Daniel était monté en partant des Trois-Rivières n'avait donc rejoint l'« Isle » des Algonquins que sur la fin de juillet.[31] Ainsi, après plus de trois semaines de voyage, le Père Daniel avait à peine franchi la moitié du trajet [32] alors que « d'ordinaire le voyage ne soit que de 20. iours ou enuiron ».[33] Aussi, bien que le Capitaine de La Rochelle l'eût accepté dans son canot « lequel estoit for et équippé de six puissans Sauuages tous sains et gaillards »,[34] n'est-il pas surprenant de constater que le Père Daniel n'arriva en Huronie qu'après un retard considérable.[35] Descendu d'abord à La Rochelle, le Père Daniel laissa dans la demeure de son hôte son petit bagage [36] et rejoignit le plus tôt possible Toanché où le Père de Brébeuf l'attendait anxieusement.

La première difficulté à résoudre fut celle du logement. Les Pères désiraient évidemment se construire ou se faire construire une habitation séparée, mais avant de réaliser ce projet, ils auraient forcément plusieurs nuits à passer chez les hôtes bénévoles. Le Père de Brébeuf s'adressa donc à un certain Aouandoié, très à l'aise, et dont il avait pu apprécier les bonnes qualités quelques années auparavant. D'ailleurs, l'hospitalité était proverbiale chez

---

[30] J. de Brébeuf, Q 1635, 23g.

[31] *Ibid.*, 27g.

[32] L'» Isle « dont parlent les *Relations* (i.e. l'île aux Allumettes) est située sur l'Outaouais, « enuiron à cent cinquante lieuës au dessus des Trois Riuieres », P. Le Jeune, Q 1636, 70g; le voyage complet compte plus de trois cents lieues, Latourelle, 1: 70.

[33] J. de Brébeuf, Q 1635, 28g.

[34] *Ibid.*, 27g.

[35] Le 5 août 1634, le P. de Brébeuf arrivait à Toanché après 30 jours de voyage tandis que « tous les autres excepté Robert le Coq et Dominique, [deux domestiques français] demeurèrent bien davantage », *Ibid.*, 28g.

[36] *Ibid.*, 30d.

les Hurons, même envers les étrangers.[37] Les Pères ne se firent pas prier pour en profiter généreusement: « ie me logeay donc chez cet homme, où ie demeuray auec nos deux Peres et un de nos gens, l'espace de plus d'un mois et demy iusques à ce que nous nous transportasmes dans nostre nouuelle cabane ».[38]

Le choix du centre où ils établiraient leur première habitation comportait de lourdes conséquences, aussi procédèrent-ils avec beaucoup de soin et de prudence. Deux villages surtout, Ihonatiria et Ossossané,[39] présentaient une situation favorable au rayonnement de leur apostolat,[40] et tous les deux, ainsi que plusieurs autres, s'offraient volontiers à recevoir les Pères. Le capitaine de La Rochelle, en particulier, avait toujours manifesté une grande sympathie à l'égard des Robes Noires et du Père Daniel surtout qu'il avait sauvé récemment d'une mort presque inévitable.[41] Les Pères pensaient donc sérieusement à s'installer dans ce village; on avait même laissé « assez bon espace de temps à ce village de la Rochelle, les pacquets du Père Daniel chez le Capitaine qui l'auoit accueilly dans son canot, en intention d'y faire porter les autres, et nous y loger ».[42]

Fidèles aux règles de l'élection, si instamment conseillée par saint Ignace, les Pères, « après auoir sérieusement recommandé ceste affaire à Dieu »,[43] pesèrent minutieusement le pour et le contre de cette alternative. Ils optèrent finalement pour le bourg d'Ihonatiria qui, entre beaucoup d'autres avantages, leur en offrait deux particulièrement appréciables pour une première prise de contact avec le pays: la population de ce village, rela-

---

[37] « Vous pouuez vous loger ou vous voulez, car ceste Nation, entre toutes les autres, est fort hospitaliere envers toute sorte de personnes mesme envers les Estrangiers », J. de Brébeuf, Q 1635, 29.

[38] *Ibid.*, 30d.

[39] Nommé aussi « La Rochelle » par les Français à cause de son emplacement assez semblable à celui de La Rochelle en France; les missionnaires n'y établiront de poste permanent qu'en 1637, voir Q 1637, 168 as.; voir aussi Jones, 25-28.

[40] « . . . horsmis ce village [Ihonatiria], il n'y auoit que la Rochelle où nous deussions auoir inclination de nous arrester », J. de Brébeuf, Q 1635, 30d.

[41] Voir ch. III, 39.

[42] J. de Brébeuf, Q 1635, 30d.

[43] *Ibid.*, 30d.

tivement peu considérable et déjà familiarisée avec les Français, permettrait aux Pères d'inaugurer leur prédication et leur ministère dans un milieu plus sympathique: en second lieu, les Hurons d'Ihonotitria avaient toujours craint les représailles possibles de Champlain pour l'assassinat d'Etienne Bruslé.[44] Si les missionnaires s'étaient établis ailleurs, cet abandon eût confirmé les Hurons dans leur crainte.[45]

* * *

Une fois installés dans leur cabane,[46] le Père Daniel et le Père Davost entreprirent, sous la direction du Père de Brébeuf, l'étude de la langue huronne, travail qui constituait, à ce moment, leur premier devoir apostolique. Le Père de Brébeuf s'en explique ainsi: « . . . voicy ce que nous auons fait pour la conuersion de ce peuple depuis nostre arriuée. Premièrement, nous nous sommes employés en l'étude de la langue, qui, à cause de la diuersité de ses mots composez, est quasi infinie. On ne peut néantmoins rien faire sans cet estude ».[47]

Le Père Daniel comprit clairement cette nécessité. Il se lança dans ce travail avec toute l'ardeur dont il était capable, rien ne put le rebuter, ni l'étrangeté de la langue ni les conditions déplorables dans lesquelles il devait travailler. Que son labeur ne fut pas dépensé en vain, le témoignage de son Supérieur le prouve nettement: « Les P. Dauost et Daniel y ont trauaillé par-dessus tous, ils y scavent autant de mots que moy, et peut-èstre plus. Mais ils n'ont pas encore la pratique pour les former et les assembler promptement, quoy que le P. Daniel s'explique desia passablement ».[48]

Il est intéressant de remarquer combien le Père de Brébeuf était loin de sous-estimer la qualité de la langue huronne: « Elle

[44] Etienne Bruslé était un traficant et un interprète français, aux moeurs plutôt libres, que les Hurons avaient assassiné en 1633. Voir *Ibid.*, 28d et 31g.

[45] *Ibid.*, 31g; sur le choix d'Ihonatiria, consulter Latourelle, 1: 178-9.

[46] Cette cabane avait été construite par les Hurons et les domestiques français suivant le modèle en usage dans le pays, mais elle comportait de plus trois divisions. Voir la description qu'en a donnée le P. de Brébeuf, Q 1635, 31d-32.

[47] J. de Brébeuf, Q 1635, 37.

[48] *Ibid.*, 37.

a distinction de genres, de nombres, de temps, de personnes, de modes et en un mot tres parfaite et tres-accomplie, contre la pensée de plusieurs ».[49] Ce témoignage sera maintes fois confirmé par ses successeurs.[50] Mais l'usage très répandu de la langue huronne constituait sans aucun doute son avantage primordial. « Il y a vingt Bourgades qui disent enuiron trente mille âmes, sous une même langue, et encore assez facile à qui a quelque maistre ... Ce qui me resioüit, c'est que i'ai appris que cette langue est commune à quelques douze autres nations toutes sedentaires et nombreuses ».[51]

Le Père Daniel se réjouissait à l'avance du rayonnement considérable qu'un jour, peut-être, la maîtrise de cette langue conférerait à son apostolat. Cette pensée le stimulait vigoureusement et de nouveau il se remettait à la tâche avec un courage à toute épreuve. Si l'on tient compte que les Pères ne purent habiter leur cabane qu'après « l'espace de plus d'un mois et demy »,[52] depuis leur arrivée, soit probablement vers le début d'octobre, et que la *Relation* de 1635 est datée du 27 mai,[53] cela ne leur accorde, en plus de l'année passée à Québec, qu'un intervalle de huit mois pour cet apprentissage, et huit mois comportant l'hiver de 1634-35, c'est-à-dire la période où toute étude devient particulièrement pénible sinon impossible à cause de la fumée, du froid, de la brièveté des jours, etc. De plus, c'est un temps où les travaux apostoliques se font plus pressants en raison de la présence des Hurons dans leurs villages.[54] Toutefois, les deux nouveaux missionnaires, le P. Daniel et le P. Davost,

---

[49] *Ibid.*, 33d.

[50] Le Père du Peron, par exemple, dira: « Le langage est langue régulière autant qu'il se peut, pleine de composition comme la grecque ... Elle n'a pas la barbarie qu'on se figure », F. du Peron à J.-I. du Peron, 27 avril 1639, Carayon, 171; sur la structure de la langue huronne, consulter l'exposé bref et précis qu'en a donné le P. Latourelle, 1: 101-105.

[51] J. de Brébeuf, Q 1635, 33d.

[52] *Ibid.*, 29d.

[53] *Ibid.*, 41d.

[54] « Enuiron le mois de Decembre, les neiges commencerent à prendre pied, et les Sauvages se rendirent sedentaires dans le village. Car tout l'Esté et tout l'Automne, ils sont la plus-part ou dans des cabanes champestres à prendre garde à leurs bleds, ou sur le lac à la pesche, ou en traitte; ce qui n'est pas une petite incommodité pour les instruire », *ibid.*, 39d.

avaient sur le P. de Brébeuf l'inestimable avantage de pouvoir profiter des connaissances que celui-ci avait acquises lors de son premier séjour au prix d'une invincible patience.

Néanmoins, le travail demeurait très ardu puisqu'ils n'avaient aucun instrument à leur disposition, si ce n'est une grammaire très incomplète, ébauchée par le Père de Brébeuf. Ce n'est qu'à l'été de 1635 qu'ils purent entreprendre de systématiser leurs connaissances de la langue huronne.[55] De ces conditions désavantageuses, on peut conclure sans présomption à la persévérance vraiment remarquable dont le Père Daniel fit preuve dans cette étude. Pour lui, le succès répondit aux efforts qu'il avait fournis, si bien que l'aisance avec laquelle il sut bientôt s'en servir le désignait l'année suivante pour s'occuper du séminaire indien.[56]

* * *

Parmi les avantages qui distinguaient la nation huronne des peuplades avoisinantes, Champlain et les missionnaires avaient remarqué surtout leur stabilité.[57] Ils croyaient avec raison que la religion s'établirait beaucoup plus profondément chez un peuple sédentaire comme les Hurons que chez des nomades comme les Algonquins. Ce motif, joint à leur situation au cœur de la région des Grands-Lacs, centre de toutes les communications du pays, les convainquit très tôt de l'importance capitale d'une mission en cet endroit. Une fois, en effet, que la Huronie serait acquise à la religion, celle-ci pourrait rayonner de ce foyer central chez les nations voisines avec plus de force et d'efficacité: « Les Missionnaires de leur côté se persuadoient qu'en

[55] « Apres nos exercices, nous fismes vn memorial confus des mots que nous auions remarquez depuis nostre arriuée, et puis nous esbauchasmes vn dictionnaire de la langue des Hurons, qui sera tres-profitable... Finalement nous nous occupasmes à reformer, ou plutost à ranger vne Grammaire. Ie crains qu'il ne nous faille faire souuent de semblables reformes... », J. de Brébeuf, Q 1636, 86d.

[56] Voir ch. IV, 59.

[57] « Les Hurons ne sont pas errants dans les forêts à la façon des bêtes fauves, comme plusieurs autres peuplades de ce pays. Ils ont une vingtaine de villages, dont quelques-uns sont entourés d'une forte palissade en bois. S'ils changent parfois de place, ce n'est que lorsqu'ils n'y trouvent plus ce dont ils ont besoin pour vivre, par exemple, le bois de chauffage, ou lorsque le sol épuisé ne rapporte presque plus rien », J. de Brébeuf au T. R. P. M. Vitelleschi, Ihonatiria, [1636], Carayon, 163-64.

fixant le centre de leurs Missions dans un Pays, qui étoit en même temps celui du Canada, il leur seroit aisé de porter la lumière de l'Evangile dans toutes les parties de ce vaste Continent ».[58]

Mais quels étaient les mœurs et le caractère de ces Hurons,[59] auprès desquels le Père Daniel devait ainsi exercer son zèle apostolique ? Les jugements qui ont été portés sur ce peuple, même par ceux qui les avaient longtemps fréquentés, sont loin d'être toujours convergents. L'exemple suivant nous semble significatif: on a vu déjà comme le Père de Brébeuf admirait hautement leur sens de l'hospitalité,[60] pourtant le Père Chaumonot écrira, quelques années plus tard: « Votre Révérence doit savoir d'abord que, quoique ces sauvages observent entre eux certaines règles d'hospitalité, avec nous ils ne les observent pas ».[61] Même en tenant compte de ce que peuvent avoir de global et d'inexact de telles généralisations, nous pouvons croire cependant que leur conduite, très capricieuse, demeurait le plus souvent une énigme pour le missionnaire.[62]

Il est un point, cependant, sur lequel tous les missionnaires s'entendent: le peuple huron, pour rudimentaires que soient ses institutions sociales, sa vie économique, jouit, dans l'ensemble,

---

[58] P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (4 vol., Paris, 1744), 1: 288-89.

[59] Sur ce sujet si vaste et si complexe, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'excellent travail que le P. Latourelle a publié dans son ouvrage *Etude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf*, 1: seconde partie: Brébeuf ethnologue, 73-174. L'auteur y décrit le milieu huron sous un triple aspect: « un premier chapitre, sur le pays en relation avec le type humain qui s'y développe, un deuxième, sur la structure de la société et sur les institutions qui la régissent, un troisième, enfin, sur les manifestations du sentiment religieux », *ibid.*, 1: 81.

[60] Voir ch. III, 40-41; « Le naturel des Sauvages est patient, libéral, hospitalier », F. du Peron au P. J.-I. du Peron, 27 avril 1639, Carayon, 171.

[61] J. M. Chaumonot au P. Ph. Nappi, 26 mai 1640, Carayon, 199.

[62] Le P. de Charlevoix insiste à plusieurs reprises sur cet aspect du caractère huron; lorsqu'en 1633, Champlain leur exposa son dessein d'envoyer dans leur pays quelques missionnaires, « tous y applaudirent; mais lorsqu'on y pensoit le moins, ils changerent de sentiment. Il est assez inutile de demander à ces Barbares la raison de ces changements, souvent ils n'en ont point d'autre que le droit, où ils prétendent se maintenir, de ne point engager leur liberté, & de ne jamais donner une parole irrévocable », P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, 1: 282.

d'une intelligence et d'un jugement vraiment remarquables: [63] « Les conditions de vie des Hurons, assez misérables à nos yeux, ne doivent pas nous tromper sur leur valeur réelle comme type humain. De l'avis de beaucoup, cette nation est l'une des plus intelligentes de l'Amérique ».[64]

* * *

Durant les deux premières années, le Père Daniel travailla sans beaucoup de succès, car les Hurons, dans l'ensemble, opposèrent un refus respectueux mais décidé: « Quant aux mystères de la Religion, si nouveaux, si étranges pour eux, loin de les contredire, de les mépriser ou de les tourner en ridicule, ils les admirent plutôt, les approuvent, les louent même et ne témoignent aucune aversion pour ces saintes vérités. Seulement leur réponse uniforme à tous nos raisonnements est celle-ci: « Nos usages ne sont pas les mêmes; votre pays est si différent du nôtre, que ce ne peut être le même Dieu qui les a faits.» Puis la force de la mauvaise habitude en retient beaucoup dans les filets du démon.[65] La preuve qu'en fournit la rareté extrême des conversions et des baptêmes ne laisse aucun doute à ce sujet.[66] Sans doute, on sait que le Père de Brébeuf était très exigeant [67] avant d'accorder le Baptême à un adulte en santé, mais n'est-il pas surprenant de constater que ce premier Baptême ne s'obtiendra que trois ans après le retour des missionnaires en Huronie ? [68]

---

[63] « Ils les Hurons ne sont pas tellement sauvages qu'ils n'aient presque tous du bon sens et même un jugement naturel très-droit », J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, [1636], Carayon, 164.

[64] Latourelle, 1: 94-95.

[65] J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, [1636], Carayon, 164.

[66] « Depuis deux ans que nous sommes revenus ici, nous avons baptisé près de cent personnes. Plusieurs, tant adultes qu'enfants, sont déjà au ciel, comme nous l'espérons », *ibid.*, 165; d'après ce chiffre, il est évident que la nation huronne comme telle n'avait pas encore été touchée.

[67] Voir Latourelle, 1: 208.

[68] « Le jour de la sainte Trinité nous avons baptisé avec solennité un homme de cinquante ans: grand sujet d'espoir pour l'avenir. Car il est bien instruit et a passé par de longues épreuves. Il a de l'autorité et jouit de l'estime générale des sauvages. C'est le premier adulte que nous ayons baptisé en santé. Son exemple nous en a déjà amené quelques-uns qui demandent instamment le baptême », J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, Saint-Joseph, 20 mai 1637; (le texte cité est un post-scriptum daté du 16 juin), Carayon, 162. Voir Q 1637, 171-6.

Très tôt, ces derniers se rendirent compte de la résistance opiniâtre que les adultes manifestaient à l'endroit de la nouvelle doctrine. Le Père Daniel et ses deux compagnons résolurent alors de concentrer leurs efforts sur la nouvelle génération, espérant par là transformer peu à peu la nation tout entière. Aussi les voyons-nous se consacrer avec un extrême dévouement à l'éducation des jeunes, sous le regard, plus ou moins amusé ou moqueur, de leurs parents. Le Père de Brébeuf nous a dépeint d'une façon très concrète une leçon de catéchisme que les Pères organisaient, le plus souvent possible, durant l'hiver 1634-35. Déjà l'aptitude du Père Daniel à manier la langue se révèle efficace, mais nul doute que le « *Pater Noster* reduit en vers Hurons » ne soit d'abord le fruit de son travail persévérant qui lui assure désormais audience auprès des sauvages. Cette charmante description nous permet de saisir sur le vif le genre d'apostolat auquel le Père Daniel a dû se livrer durant ces deux premières années:

> Nous appelons le monde par le moyen du Capitaine du village, qui les assemble tous chez nous comme en Conseil, ou bien au son de la clochette. Ie me sers du surplis et du bonnet carré, pour donner plus de maiesté. Au commencement nous chantons à genoux le *Pater noster,* reduit en vers Hurons. Le P. Daniel, comme autheur de cela, chante vn couplet tout seul, et puis nous le rechantons tous ensemble, et ceux d'entre les Hurons, principalement les petits enfans, qui le sçauent desia, prennent plaisir de chanter auec nous, et les autres d'escouter. Cela fait, comme vn chacun est assis, ie me leue et fais faire le signe de la Croix à tous, puis ayant recapitulé ce que i'ay dit la dernière fois, i'explique quelque chose de nouueau. Apres cela nous interrogeons les ieunes enfans et les filles, donnans ou vn petit canon de verre, ou de la raçade à ceux qui l'ont merité. Les parents sont fort aises de veoir leurs enfants bien dire et remporter quelque petit prix, dont ils se rendent dignes par le soin qu'ils ont de venir en particulier se faire instruire. Nous de nostre costé, pour leur donner plus d'emulation, faisons reprendre chaque leçon, par nos deux petits garçons François, qui s'entr'interrogent l'vn l'autre, ce qui rauit les

> Sauuages en admiration. En fin tout ce conclud par le discours des Anciens, qui proposent leurs difficultez, et quelquesfois me font escouter à mon tour le narré de leur creance.[69]

Le premier baptême que les *Relations* attribuent au Père Daniel date de l'automne de 1634, après le retour du Père de Brébeuf de la Nation du Petun : « Au retour du voyage, ie trouuay que le P. Daniel auoit baptisé Joseph Ioutaya, qu'on croyait deuoir expirer sur le champ. Ie l'auois instruit auparauant. Il a suruécu long temps, tousiours languissant, et faisant beaucoup d'actes de vertu. Nous l'auons assisté corporellement et spirituellement ; si bien que luy et toute sa cabane n'attribuoient la prolongation de sa vie, qu'au double secours qu'il a receu de nostre part. En fin estant mort heureusement dans la confession et inuocation du vray Dieu, et dans la repentance de ses pechez, nous l'enterrasmes solennellement comme il l'auoit desiré ».[70] Ne serait-il pas permis d'appliquer au Père Daniel, comme à l'authentique missionnaire qu'il fut, ce quatrième des « DIVERS SENTIMENS ET ADVIS DES PERES QUI SONT EN LA NOUVELLE FRANCE ». Tirez de leurs dernieres lettres de 1635. 4. La ioye qu'on a quand on a baptisé vn Sauuage, qui se meurt peu apres, et qui s'enuole droit au Ciel pour deuenir vn Ange, certainement c'est vne ioye qui surpasse tout ce qu'on se peut imaginer ; on ne se souuient plus ny de la mer, ny du mal de la mer, ny de l'horreur des tempestes passées ; on voudroit, auec la souffrance de dix mille tempestes, pouuoir aider à sauuer vne ame, puisque Iesus-Christ pour vne seule âme auroit volontiers respandu tout son precieux sang ».[71]

Dans la *Relation* de 1636, le Père de Brébeuf rapporte avec quelque détail l'apostolat du Père Daniel auprès des femmes et et des jeunes enfants. Ces derniers causaient bien du dérangement aux graves conseils que les Pères entretenaient avec les anciens du village. On résolut alors de les instruire séparément, dans leur cabane même, « pour autant que les femmes et les enfans nous causoient beaucoup de trouble, nous auons

---

[69] J. de Brébeuf, Q 1635, 39-40.
[70] J. de Brébeuf, Q 1635, 38g.
[71] *Ibid.*, 45.

trouué ceste inuention, qui nous reussit assez bien: le P. Antoine Daniel et les autres Peres vont tous les iours par toutes les Cabanes enseigner aux enfans, soit baptisez ou non, la doctrine Chrestienne, sçauoir est le signe de la Croix, le *Pater,* l'*Aue,* le *Credo,* les Commandements de Dieu, l'Oraison à l'Ange Gardien, et autres briefues prieres; le tout en leur langue, pour ce que ces peuples ont vne ineptitude naturelle d'en apprendre vne autre ».[72] Le succès de cet apostolat confirme les Pères dans la pensée que ce serait par sa jeunesse que la nation huronne viendrait au Christ: « . . . pour les enfants, sans doute il leur tend les bras, et les attire à soy; l'ardeur qu'ils tesmoignent à apprendre ce qui regarde le deuoir d'vn Chrestien, nous empesche d'en douter; les plus petits se viennent ietter entre nos bras, quand nous allons par les Cabanes, et ne se font point prier pour dire et estre instruits ».[73] Et le Père Brébeuf de s'attarder complaisamment sur les merveilleuses dispositions de ces tout petits:

> Le P. Daniel a trouvé l'inuention d'appaiser vn petit enfant, quand il le trouue pleurant entre les bras de sa mere, qui est de luy faire faire le signe de la Croix. Et de fait, vn jour que ie venois de leur faire le Catechisme en nostre Cabane, cet enfant nous fit rire: sa mere le portoit entre ses bras, et s'en alloit; mais elle ne fut pas si tost sur le seüil de la porte, qu'il se prit à pleurer, de sorte qu'elle fut contrainte de rentrer, elle luy demande ce qu'il auoit: Que ie recommence, dit-il, que ie recommence, ie veux encor dire. Ie luy fis donc faire derechef le signe de la Croix, et il se prit incontinent à rire, et à sauter d'aise.[74]

Puis, comme pour s'excuser de s'être étendu trop longtemps sur cette bénigne consolation, il ajoute: « . . . dans les commencemens de ceste Église naissante, que pouuons nous raconter sinon les begayemens de nos enfans spirituels » [75] À ce moment, c'est donc sur la génération montante que les Pères fondent tous leurs espoirs et il est probable que les bonnes dispositions des jeunes

---

[72] J. de Brébeuf, Q 1636, 79g.
[73] *Ibid.*, 79d.
[74] *Ibid.*, 79d.
[75] *Ibid.*, 79d.

ont contribué à convaincre de plus en plus le Père de Brébeuf quant au projet d'un séminaire huron.[76] Les anciens, cependant, malgré toute la charité que les missionnaires leur témoignent depuis plus d'un an et demi, ne semblent pas vouloir se rendre; aussi le Père de Brébeuf craint-il que Dieu ne les repousse au profit des plus jeunes: « Ie ne sçaurois dire le contentement et la consolation que nous donne ceste petite ieunesse. Quand nous considerons leurs Peres plongez encor dans leurs superstitions, quoy qu'ils recognoissent suffisamment la verité, il nous vient en pensée de craindre que Dieu irrité par leurs pechez ne les ayt rebutez encor pour vn temps ».[77]

* * *

Ainsi, les deux premières années de mission n'ont pas été suffisantes pour amorcer un réel mouvement de conversion. D'ailleurs, le contraire aurait été surprenant et on aurait pu douter de la valeur des nouveaux baptisés, si leur nombre avait été considérable. De plus, le Père de Brébeuf n'était pas homme à distribuer les sacrements à l'aventure, sans s'assurer que le converti eût d'abord radicalement coupé avec ces coutumes mi-sociales, mi-religieuses, souvent immorales, qui risquaient de compromettre sa persévérance. Dans la lettre qu'il adresse au Père Général, Mutius Vitelleschi, après sa deuxième année du supériorat, on sent une certaine atmosphère de lassitude, d'autant plus apparente que la santé des Pères est demeurée excellente, malgré la contagion.[78] Il réclame des ouvriers, « non pas, il est vrai, pour moissonner, mais pour faire les semailles, ou plutôt pour apprendre la langue, sans laquelle il nous serait impossible de répandre la bonne semance de la parole de Dieu ».[79]

---

[76] Voir Latourelle, 1: 194.

[77] J. de Brébeuf, Q 1636, 79d.

[78] « Les santés se sont si bien soutenues que les sauvages le regardaient presque comme une chose miraculeuse. Ils voyaient là une marque de la bonté du Dieu que nous servons, puisqu'il prend un si grand soin de ses amis. Mais ce qui les a surtout frappés, c'est que l'année dernière nous avons été épargnés par la contagion, dont un si grand nombre d'entre eux avait été la victime », J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, [1636], Carayon, 165.

[79] *Ibid.*, 165.

Dans cette même lettre, le Père de Brébeuf déclarait: « Deux de nos Pères qui sont ici, les PP. Antoine Daniel et Ambroise Davost, retourneront prochainement, je pense, à Québec pour y conduire quelques jeunes gens du pays, qui vont donner commencement au séminaire Huron ».[80] Ce nouveau départ devait clore une autre étape de la vie du Père Daniel. De la mission huronne, il emporterait sans doute un souvenir rempli d'espoir et de promesses, mais la réalité concrète qu'il avait connue n'en était qu'une pâle esquisse. Ayant collaboré de près avec le Père de Brébeuf, fondateur de la mission, et le Père Ambroise Davost, il la quittait avant même qu'elle pût commencer à produire ses premiers fruits. Bien plus, il la quittait à un moment où leur apostolat, accaparé d'abord par les soucis de l'installation, de l'apprentissage de la langue et des coutumes, commençait à se sentir engagé dans une impasse: obstination des adultes, incroyable frivolité des jeunes, d'où la tentative du séminaire. Ainsi le travail qu'il avait fourni sans relâche depuis deux ans lui apparaissait-il dépensé sans résultat. Peut-être même avait-on fait fausse route ? Le Père Daniel, à bord du canot qui le portait vers Québec, ne revenait pas comme un homme ayant accompli sa tâche mais comme celui qui a tenté sans succès de vaincre les obstacles qui s'y opposaient.

Fernand POTVIN, s.j.

(*à suivre*)

[80] *Ibid.*, 165-6; le Père Daniel partit effectivement pour Québec, accompagné de quelques jeunes Hurons, le 22 juillet 1636, F. Le Mercier, Q 1637, 103.